

VA-T'EN, VA-T'EN,
C'EST MIEUX
POUR TOUT
LE MONDE

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE
DILICOM 3010955600100
ISBN 978-2-37177-531-2
ISSN 2417-7954

PRÉPARATION ÉDITORIALE
Guillaume Vissac

COUVERTURE ET MISE EN PAGES
Roxane Lecomte

PHOTOGRAPHIES
Nathalie Jungerman

Dépôt légal
mars 2020

Première édition en octobre 2012

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net
La version numérique de ce livre est incluse.
Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

Christophe Grossi

VA-T'EN, VA-T'EN,
C'EST MIEUX
POUR TOUT
LE MONDE



Avant-propos

En juin 2005, je partais pour la première fois sur les routes avec, dans le coffre de la voiture de location, des livres des Solitaires Intempestifs, maison d'édition spécialisée dans les textes de théâtre, mais aussi des catalogues, des bons de commande, une valise, de la musique. Le premier soir, j'avais dormi à Annecy : je me souviens encore de ma courte nuit, du silence dans la ville à sept heures du matin, des montagnes au loin, de la lumière qui faisait scintiller l'eau du lac et, par effet de ricochets, avait lavé ma fatigue.

Je n'ai pas oublié les heures passées sur la route, les villes traversées et les librairies visitées, les voies à sens unique et les impasses, les arrêts forcés et les parkings souterrains, les chambres d'hôtel et les repas pris la plupart du temps en solitaire, la couleur des ciels du nord et l'odeur du bitume l'été, les moments joyeux et les doutes, les rencontres ratées et les attentes, les musiques écoutées et les phrases en boucle, les décisions à prendre et les questions ressassées, les prénoms, les noms et les pronoms à attendre, à entendre, à comprendre, à saisir, à retenir ou à oublier.

L'année avait été bouleversante et remuée, personnellement et professionnellement. J'en garde encore des souvenirs très vifs, des cicatrices invisibles à l'œil nu mais qui parfois picotent légèrement.

Cette année-là, j'avais tenu un carnet de route et, en parallèle, un autre – plus intime. Lorsque je revenais de tournée, je remettais au propre les notes prises sur le vif et les envoyais par courriel à quelques amis (trois ou quatre, pas plus). C'était comme un blog privé. Six ans plus tard, en 2011, j'ai décidé de croiser ces deux carnets pour voir s'il était possible de passer de la « friction » à la « fiction ». En commençant à entremêler choses vues et ressenties (le *dehors* et le *dedans*) lors des rencontres en librairie, au « Château », sur la route ou dans ce qu'on nomme « la vie privée », deux voies sont apparues d'emblée et nettement, au sens propre comme au figuré : la première, assez large, suivait le réseau autoroutier tandis que l'autre, en pointillé, avait des airs d'itinéraire bis. Deux voix en une aussi : celle du nomade (ses virées) et celle du sédentaire (ses dérives).

Très vite, s'est posée la question de nommer ou non les personnes croisées. Comme je ne souhaitais pas écrire un récit autofictionnel, je me suis un peu éloigné des notes, j'ai posé des filtres, supprimé ce qui était trop personnel et fait le choix de ne pas les nommer ou de ne leur attribuer

qu'une initiale, avec majuscule. C'est ainsi que ces personnes sont devenues des personnages.

Cette nouvelle édition, relue, légèrement revue, et corrigée, s'accompagne de photographies de ciels de Nathalie Jungerman. Comme mes notes en 2005, elles ont été prises sur la route, sur le vif, en 2019. Face à ces instantanés, je me suis soudain retrouvé au volant de la voiture de location. Mais, cette fois, j'avais à mes côtés une copilote qui avait réussi à mettre en image ce que, quatorze ans plus tôt, j'avais tenté de poser sur la page.

CHRISTOPHE GROSSI — 1^{er} décembre 2019



Dérive intempestive

Château. Ouverture.

Je ne conduis pas la voiture verte de marque allemande qui a quitté la quatre-voies et vient de passer plusieurs ronds-points. Au moment où elle s'engage entre deux murets, je demande à la conductrice si c'est ici que je vais travailler. Elle me parle aussitôt des ornières après le virage, du chemin qui suivant les saisons devient boueux, glissant ou poussiéreux puis elle coupe le moteur. Je descends le premier, fais le tour de la propriété et dresse mentalement le plan des lieux : à gauche une barrière d'arbres, devant moi le parc, à droite la maison de maître et plus bas une grange rénovée. J'entends alors des bruits de pas derrière moi puis le son d'une flûte. Soudain, quelqu'un crie va-t'en. Lorsque je me retourne, je ne vois personne. Ma nouvelle collègue est restée dans sa voiture. Je la vois qui m'observe depuis son rétroviseur.

La maison de maître est imposante. Auparavant habitaient là ceux qui regardaient la ville de haut. Quand ils sont partis, on a loué les murs à des architectes, des informaticiens et depuis peu à une entreprise culturelle. La maison de maître, le Château dit-on ici non sans prétention, jadis jalouée par le voisinage, est aujourd'hui mal

entretenu ; elle fuit de partout et se laisse visiter par les vents qui tourbillonnent. Mais le parc sait détourner l'attention de qui pourrait repérer gouttières percées et volets branlants ou les coulures du temps sur la façade. Quelle chance vous avez de travailler dans un cadre pareil, entendrai-je souvent. C'est un beau cadre oui. La toile, elle, n'a pas résisté aux assauts. Le peintre a fait ce qu'il a pu mais il n'avait pas prévu que d'autres modifieraient l'enduis et que viendraient se poser à cet endroit précis de pâles figures qui auraient dû rester à l'extérieur. Les figures sont entrées et si quelqu'un décidait soudain de les photographier, elles n'apparaîtraient certainement pas. Pas même aux fenêtres. La maison les a avalées et les a rendu esclaves de cette enclave. C'est ainsi qu'une mémoire se vide quand on a perdu goût à la résistance.

Quand je pose le pied sur la première marche, une musique lente envahit tout l'espace et le corps.





Première virée

Chalon-sur-Saône Mâcon Annecy
Grenoble Lyon

Premier jour

Je n'ai pas le costume et ne suis pas rasé de près. Je ne transporte pas non plus de mallette *ad hoc* (préférant garder sur moi cette bonne et fidèle besace que je soulage parfois grâce à un sac Promod qui était accroché à la porte d'entrée) mais, le temps de charger le coffre de cette caisse quasi neuve, me voici devenu représentant, VRP, commercial pour l'éditeur au ciel bleu et aux nuages blancs : je m'en vais vendre du ciel de ville en ville, de librairie en librairie, du ciel et des mots : le théâtre de la vie – son décor et tout ce qu'il faut pour l'habiter.

Soudain de battre mon cœur s'arrête d'avoir tant cogné puis je sens d'autres battements – dans la gorge, les poignets et les veines de mes avant-bras. En vie, je suis en vie, malgré les trombes d'eau qui s'abattent sur nos corps qui se tendent.

Le temps passe vite sur la route à regarder le ciel (il est plus bleu et plus calme celui que je vois quand j'ouvre le coffre), à tenter d'éviter les orages. Du temps à rêvasser en écoutant très fort la musique choisie la veille, à penser aux absents,

à remplir cette parenthèse mobile de visages et de paroles. Vers Beaune, je me dis que je ne suis pas seul dans cette voiture mais des dizaines – j’aurais pu être chauffeur de bus. Changement de disque : *Death in Vegas*, *The Contino Sessions*.

Près de Chalon-sur-Saône, autoroute bizarrement vide, je me rapproche d’un véhicule sombre. En le doublant j’aperçois un bout de cercueil. Le véhicule est immatriculé en Allemagne. Je pense au narrateur de *Bergame* de Robert Piccamiglio qui ramène son père vers sa terre natale alors qu’il vient de mourir. Je me souviens de certaines scènes, de ce road-movie entre la France et l’Italie en voiture, des petites routes empruntées, des frontières que les deux hommes traversent, de phrases que se répète le fils, des gens qu’on ne croise que dans ces cas-là et qu’on ne revoit jamais.

Plus tard, je suis un camion qui transporte une dizaine de voitures de police neuves sans policiers à l’intérieur.

Je traverse encore des paysages. La vie là-bas au pied des collines, je ne fais que la toiser. Autoroutes, péages, parkings, rues piétonnes, magasins franchisés, sorties qu’on voit trop tard, régulateur de vitesse, ronds-points, panneaux. J’écoute plusieurs fois de suite la même musique, *Dirge*, lancinante, répétitive, qui colle au décor et m’enivre : route/ciel voix diaphane de la chanteuse, route/ciel basse, route/ciel guitare

électrique, route/ciel drums et claviers. Les kilomètres défilent à ce rythme-là.

Quand je ne touche pas aux livres, j'en parle. Mais, ces temps-ci, je n'arrive plus à lire.

Je lance *Fight for your mind* de Ben Harper. Encore des paysages que je ne peux que traverser.

Plusieurs fois je fais ça : chercher une place de parking, sortir sac et besace, les remplir de bouquins, de marque-pages, de catalogues, de bons de commande (ne pas oublier le plan Mappy imprimé), fumer clope et avaler café chaud en vitesse au zinc, farfouiller dans le sachet de *Fisherman's Friend*, repérer l'enseigne, entrer dans la librairie.

Comme au premier jour le plaisir est intact alors que je ne suis pourtant jamais venu ici – sans doute parce que cet endroit me ramène à l'originel. Pousser la porte d'une librairie, saluer ses gens, remettre en place un livre égaré, attendre qu'on vienne vous chercher, découvrir un texte, se présenter, écouter le/la libraire, se reconnaître un peu dans leurs gestes et les mots qu'ils utilisent, se mettre à parler aussi, gagner l'échange et la confiance, montrer le catalogue, Lagarce oui bien sûr, comment ne pas, impossible de, mais Dimitriádis aussi et Ravey, Malone ?, causer théâtre, écriture, tournée, chiffres, commerce : ce plaisir-là, ce quelque chose qui se passe une fois encore, je ne sais pas pourquoi mais il me rassure

et me fait me dire de manière un peu trop affectée sans doute : voilà ce que nous sommes.

Reprenre le volant, choisir un autre disque pour sortir de Mâcon, se laisser griser par le *Cantique des cantiques*, suave, troublant, sensuel – Alain Bashung et Chloé Mons, voix à voix, suivre leur union, leur déclaration, leur étreinte.

À force de flirter avec la frontière je manque de me faire piéger. Comme je ne me suis pas vraiment arrêté depuis ce matin, les yeux brûlent, je ne vois pas la sortie pour Annecy. Au bout de l'autoroute c'est déjà la Suisse et le poste de douane.

Expliquer aux Suisses que non je ne vais pas dans leur pays, que je n'ai pas vu la..., tour gratuit entre les deux pays, expliquer aux Français que non je ne reviens pas de Suisse mais que... Refaire la route dans l'autre sens, dans les bouchons cette fois. Mettre plus de deux heures pour avaler une poignée de kilomètres, franchir des cols, saluer les vaches, gober des nuages égarés, ne pas perdre patience malgré la fatigue accumulée. Allumer la radio – Stephan Eicher, chanter avec lui, gueuler plus fort que lui, chanter plus faux que lui, se casser la voix, changer de station. Sur France Musique : Serge Reggiani chante Apollinaire et soudain tout s'arrange. Un miracle. Je ne peux pas m'empêcher de penser à tous ces morts qui m'accompagnent.

Des voitures partout, encore, tout le temps, l'hôtel que je cherche pendant deux heures, que je finis par trouver, la dame de l'accueil qui efface la fatigue, un coup de fil à S. pour lui dire que je suis bien arrivé (ma voix s'essouffle vite), trois mails de F. – sa voix, ses mots. Que je respire.

Sur la porte de ma chambre, un panneau : *Ne pas déranger SVP, je regarde Canal+.*

Je ne sais pas ce que regardent les occupants de la chambre voisine ; je n'entends que des sirènes de police – peut-être les voitures neuves croisées ce matin.

Deuxième jour

Une fois encore je suis réveillé à six heures. Le sommeil ne reviendra pas, je me lève. J'entre dans Annecy vers huit heures : parking souterrain, direction le lac où j'assiste impuissant aux efforts du soleil. Les montagnes et leur cache-col, nuages, brouillard. La nature se réveille. Ça devrait être une belle journée. Le lac paisible, quelques promeneurs, des joggeurs, les barques sont bâchées, le décor : un tableau d'un romantique allemand dont je ne retrouve pas le nom. Caspar David Friedrich ? La Suisse, derrière les montagnes. Et l'Italie aussi, toujours proche. Première ville où je m'arrête vraiment. Des sirènes au loin et qui se

rapprochent maintenant. Là où il y a de la vie, la mort rôde, comme toujours. Vivre : un tournant.

Annecy, ville trop propre, trop sage, trop figée peut-être – le sentiment que j'en ai eu ce matin du moins. Une ville qui sent la retraite. Les libraires, accueillants ; hier deux hommes, ce matin deux femmes, cette après-midi un homme et une femme : parité.

Je peux sortir d'Annecy plus tôt que prévu. Parking, quitter la ville, autoroute, musique à fond, Brigitte Fontaine et son *Kekeland*. « Je fume contre tous les avis ; je fume sans trêve et sans répit ; je fume pour l'amour de la vie ; je fume à m'en relever la nuit. » Penser en rentrant à faire une compilation de chansons sur le tabac : à s'en relever la nuit (gravement).

La traversée d'Annecy à Grenoble est orageuse, je traverse plusieurs vallées et l'envie d'aller tout droit se fait pressante : TURIN, MILAN, montagnes, mamelons à gauche, parois déchirées à droite, vallée de l'Isère, Grésivaudan, le papier. Alors je bloque le compteur à 134.

Plus tard, je découvre que la voiture est équipée d'une climatisation.

Entrée dans Grenoble. Décor étrange. La nature, la montagne, la citadelle et puis la pollution, la chaleur étouffante, les usines. Envie de Noir Désir. Les morceaux remixés. À écouter très fort en découvrant la ville. Les yeux ouverts,

garde les yeux ouverts ; au volant rester désinvolte et n'avoir l'air de rien n'est pas toujours facile surtout quand en cherchant le parking Lafayette vous vous retrouvez au milieu d'un chantier. Comment j'ai fait ? On m'aide à sortir de là. Merci. Le type regarde les pneus comme il regarderait mes chaussures si j'étais à pied. Envie de lui dire : location.

Le premier parking qui vient, je m'y engouffre, marre de tourner en rond. Encore un souterrain, ce matin place 166, cette fois 010. Je me rapproche de la sortie. En me garant, je fonce dans le mur. La voiture n'a rien.

Bonne pioche. La librairie est à moins de cent mètres. Pas fait exprès. Bon à prendre. Chercher un sandwich, un bar calme où boire une bière. Respirer une demi-heure. Écouter la patronne du bar et son habitué parler du programme télé de la soirée. Penser aux histoires qui se racontent, à celles qu'on se fait, qu'on voudrait écrire, aux mots dedans qui se font mal à ceux du dehors. Penser à tous ceux qui partout tout le temps dans des milliers de villes ne sont pas chez eux. Se dire qu'on n'est jamais bien nulle part et regretter immédiatement d'avoir pensé ça. Pourtant il revient ce désir d'être là sans y être, de pouvoir disparaître sans laisser de traces, sans faire de mal non plus, juste un état qui permettrait ça, un évanouissement de l'esprit si le corps, lui, trop

lourd ne veut pas ou ne peut pas suivre. Revenir à ses moutons, ses nuages, ses solitaires.

Bel accueil à la librairie. Bien aussi chez le voisin mais différent : il faut dire que le lieu est assez laid – hall de gare peut-être ? non j'aime trop les gares ; plutôt un de ces endroits aseptisés qu'on trouve dans les gares et où l'on vend surtout des choses à mâcher, à avaler de travers et à boire d'une traite avant de les abandonner sous un fauteuil. Cette impression ne me quitte pas. Je sais : la dernière fois que j'ai ressenti ça c'était en Pologne, trois ans après la chute du mur de Berlin.

Flâner un peu dans la ville de Stendhal, chercher Madame de Rénal. Se prendre pour Julien Sorel, trop facile – trop vieux compagnon. Et puis trop de monde, trop de tenues estivales qui débordent des terrasses sans parler des attitudes qui vont avec. Tout ce que je déteste. Peu de gens beaux, mais les corps se dénudent et se pavanent en ville à en devenir vulgaires : la télévision a envahi nos villes et nous fait tous tapiner dès que le soleil revient.

L'hôtel se trouve à dix mètres du tramway, à vingt des TGV, en face des immeubles qu'on dirait stupides. L'un d'eux brandit d'ailleurs en lettres bleues WORLD TRADE CENTER. Du bruit, beaucoup de bruit. Les murs : du papier à cigarettes. Les voisins doivent être au moins quatre ou cinq, musique à fond (sentiment de retrouver

l'ambiance du bar de ma rue). Ça m'étonnerait que je dorme beaucoup.

Je sors dîner (terrasse d'un chinois) à deux mètres de la ligne de tramway (n'ai pas fait attention en arrivant). En face, le gérant a choisi d'appeler son fast-food MOZART'S. Il doit y avoir un jeu de mots ou peut-être une dédicace très spéciale mais je ne la comprends pas. J'appelle l'ami bisontin pour prendre des nouvelles. Il a une belle voix et semble moins tourmenté. Pour le faire rire, je lui annonce qu'on peut manger chinois dans la rue. Je ne sais pas s'il entend ce que je dis. Deux tramways passent coup sur coup. Je répète. Comme souvent, avec ou sans tramway, je dis deux ou trois fois la même chose. Des fois que.

Avant de rentrer, boire une eau pétillante (cette après-midi déjà) et regarder les trains. Passer devant les cabines téléphoniques et voir un jeune homme assis par terre, sa tête contre la vitre, le combiné collé à sa bouche, qui sourit. (En réalité c'est moi mais je ne peux encore l'avouer.) Retourner à l'hôtel. Tenter d'oublier le bruit, les voisins. Lire. Des pages remplies de lieux qui ne sont plus. Qui appartiennent à l'enfance, aux histoires d'amour qui cherchent leurs mots et se trouvent dans leur fin. Des lieux habités par des corps. Traversés ou fuis. Que l'esprit vient revisiter. Que la main accompagne. Des phrases pour dire

encore : voilà ce que j'ai vécu, qui j'étais, qui je fus, qui je suis ; ce que je serai nul ne le sait et moi je ne veux surtout pas le savoir, mais voilà de quoi je suis fait. Lire longtemps. Puis écrire son vide-plein comme on regarde son vide-poche pour retrouver ce qu'on y avait déposé et qu'on avait fini par oublier. Éteindre. Même les yeux fermés F. ne me quitte plus, elle est partout.

Troisième jour

Grenoble le matin, plus calme. Nuit courte et agitée. Toujours poussé par cette énergie incontrôlable, la fatigue je l'ai déjà dépassée je crois.

Rendez-vous avec une libraire dans un quartier de Grenoble. Je découvre quelqu'un de singulier dans un lieu à part et qui me reçoit dans ce qui ressemble à une cuisine. On se raconte nos parcours. Elle me dit comment est né ce projet (avec sa collègue, absente ce matin), pourquoi elles ne vendent que des livres édités par des petites structures : de la littérature surtout, de la poésie et des livres d'artistes, comment en trois ans et sans publicité elles sont parvenues à se faire connaître. Je retrouve les couleurs des artisans du livre, je travaillais avec eux à Besançon. La libraire ressemble à ses livres et à son magasin. On dirait qu'elle fait partie d'une autre espèce d'humains. La rencontre est riche. Je suis entouré de livres

aimés, d'éditeurs amis, dit-elle. Mais il me faut déjà partir, gagner Lyon.

La pression monte. Il est onze heures quinze. Sur l'autoroute Noir Désir encore – me remplir du rythme, battre la mesure avec mon pied en bloquant le compteur à 133 (pas envie de filer mon salaire aux flics), penser à ton étoile, aux écorchés vifs, aux autoroutes en friche, aux diagonales perdues.

Entrée dans Lyon avec France Musique : tenter de se calmer, de trouver le parking Bellecour et d'arriver à l'heure au déjeuner qui m'attend. Je quitte le costume trois pièces (virtuel) pour me transformer en homme public, en représentation (tout aussi virtuel) avant de reprendre la peau du VRP. On dirait un comédien.

J'entre dans un supermarché culturel, place Bellecour. Un vrai contrôle de police m'attend : il faut comptabiliser et compter, montrer et détailler ce que je transporte (les livres, les disques, les catalogues...); en échange d'un badge « Représentant », je remets au vigile ma carte d'identité tandis que son collègue scrute avec sérieux une vingtaine d'écrans devant lesquels des agents s'activent et pianotent. On me fait patienter dans une pièce où sont posées des piles de best-sellers. Sur la porte une feuille imprimée indique les ventes de la semaine. Trois quarts d'heure passent dans ce débarras. Au moment où

je m'apprête à sortir (de ma réserve), la libraire se pointe, s'excuse. Elle est sincère, confuse, honteuse : on ne l'a pas prévenue de mon arrivée. Mes collègues masculins, dit-elle, des têtes en l'air. Le rendez-vous se passe très bien ; le suivant, librairie en face, moins bien : on me fait comprendre que je gêne. Des auteurs locaux sont là pour signer leur livre, un représentant (en tenue réglementaire) pose sa mallette. C'est un régulier qu'on attend.

Fatigue. Il me faut changer de parking, trouver l'hôtel, me doucher avant la soirée au théâtre (nouveau rôle). J'interpelle une vieille dame assise sur la Place Bellecour, lui demande si elle est Lyonnaise : connaissez-vous le meilleur chemin pour rejoindre l'hôtel en voiture ? Elle parle avec plaisir. Je la sens heureuse de me décrire ses rues. Elle prononce chaque nom distinctement, plusieurs fois de suite pour que je m'en souvienne et me dit que je dois être en face d'un lycée. Je n'en sais rien. Elle a raison. Cette fois il me faut relever mes mails et écrire à F. (impossible de l'appeler), trouver un cyber-café ou une Poste – retrouver de l'humain sur écran. J'ai deux heures pour tout faire. Le rythme cardiaque s'accélère, le ventre se noue un peu plus encore. L'hôtel est bien – malgré le tramway et la gare Perrache tout près. Mais paradoxalement l'endroit est plutôt calme.

Les disques sont dans ma besace et les chansons dans ma tête. Je suis redevenu un juke-box.

Le théâtre des Célestins, lieu magnifique, intimidant, dans lequel on me reçoit en grande pompe : cette fois je suis censé être une sorte d'éditeur (pas de représentant, pas ici non). J'aperçois mon nom sur la table des intervenants. Pas prévu ça. Je demande si quelqu'un peut l'enlever. Je resterai dans la salle avec les auditeurs, dans l'ombre, le plus possible. On ne m'en veut pas.

Au début j'ai du mal à me faire à toute cette comédie mais ceux qui viennent me parler sont gentils et m'adoucissent. Le vin blanc aussi. Je mange quelques cacahuètes et deux rondelles de saucisson, rien d'autre. Je ne pense plus à la faim, j'avale encore une bonne quantité de vin rouge. Je rentre. Je dois dormir. Il le faudrait.

J'écris un court texto à S. Dans la chambre à côté de la mienne, la sonnerie du téléphone retentit. J'entends une voix parfois, des rires aussi, puis un murmure (et si j'avouais enfin que c'est moi ce type en train de rire ?). Vient l'heure d'écrire et de retrouver l'autre voix, celle que diffuse l'encre du feutre – sans cravate (même si je n'en porte jamais).

Quatrième jour

Mieux dormi. Peu mais bien. Je descends dans la salle du petit-déjeuner. La télévision est allumée sur France 2. Ça me fait penser qu'à aucun moment je n'ai allumé la télé dans mes différentes chambres (même pas dans celle qui indiquait que je regardais Canal+). Pas de rencontre ce matin. Revient alors celle d'hier à Grenoble. À côté de moi un représentant allemand en inox me dit avoir très mal dormi : un voisin très bruyant. Je lui conseille les boules Quies, lui explique ce que signifie « intempestif », lui dis que le nom de la maison d'édition est emprunté à Peter Handke qu'il ne connaît pas. Il me déshabille du regard – gêne.

Je traverse la place Bellecour, m'arrête devant la statue de Louis XIV, le sculpteur : LEMOT. Je ne le connais pas mais son nom me plaît. Maintenant, rue de la Platière sur les quais de Saône en terrasse – une eau pétillante et mon carnet après une bonne petite marche. Encore quelques libraires à voir aujourd'hui. Et puis ce soir, l'ami bisontin à 19h04, gare Perrache avant de gagner la Villa Gillet. En face de moi une fresque en trompe-l'œil : hommage aux écrivains de Rhône-Alpes, bibliothécaires, imprimeurs. Une citation parmi des dizaines : « Lyon plus doux que cent pucelles... »

Il fait beau, pas encore chaud. Ça ressemblerait presque à des vacances. Écrire en terrasse dans une ville que je ne fréquente pas d'ordinaire me donne toujours cette impression de vacance, de disparition, d'évaporation, de temps suspendu. Et comme je me suis peu arrêté ces derniers jours, forcément ce matin je ressens ça avec plus d'intensité encore.

Deux belles rencontres. Une jeune libraire sur les quais et les amis de la rue de Brest. De vrais libraires. Joueurs, passionnés et commerçants. Chez leur concurrent direct je ne parviens pas à rencontrer la responsable des achats. Je vois le directeur adjoint, quelqu'un a priori ouvert, accueillant et à l'écoute. « Revenez à l'automne pour que la responsable puisse voir les produits. » Ça s'est terminé comme ça.

Soudain j'en ai assez d'aller et venir. Il commence à faire très chaud, j'accumule kilomètres, traversées et rendez-vous depuis quatre jours, je manque cruellement de sommeil et je suis très tendu. Pas simple cette nouvelle vie où il faut courir dans tous les sens et souvent pour trois fois rien.

Envie de m'arrêter, de me rouler dans l'herbe à l'ombre d'un arbre, au milieu des passants, des enfants qui courent, des mères aux aguets sur les bancs, protégé du trafic.

Je parviens à m'offrir ça sans culpabiliser. Il me faut trouver un sens à ma présence dans cette ville en dehors de toute contrainte professionnelle, exister, moi et mon corps et mon anonymat, dans ce territoire-là, habité, fréquenté, dans ce fragment d'échiquier, ce bout d'écorce terrestre, pousser le désir jusqu'à interroger cet arbre et lui dire, Oui je suis couché sur l'une de tes racines, tu me protèges du soleil et moi que puis-je faire pour toi ? Je t'accompagne un temps, je te regarde et je pense à toi. Je te couche sur ce vieux cousin qui me sert de carnet. Je te salue, toi qui t'ébroues, qui me fais un signe quand le vent se glisse entre tes feuilles. Je te regarde et je te salue : je suis celui qui n'a pas de nom pour toi, celui qui n'a guère d'ombre pour toi, qui se protège dans la tienne. Je suis celui que la foule ne traverse plus parce que je suis sorti du chemin. Non pas que je veuille m'isoler ou l'ignorer mais parce que j'ai ressenti ce besoin : faire cet écart-là, ce pas de côté. Et maintenant je veux vraiment regarder comment c'est des gens qui se croisent, comment on s'observe et se méfie, à quoi ressemble ce territoire, le bruit de nos pas, de nos chaussures, de la ville, les cris qui surgissent d'un corps qu'on n'a pas encore vu, la fureur du déplacement, sa langueur ou son refus et les gorges des pigeons domestiques qui se gonflent.

Là je remarque que la statue a des moustaches et des poches sous les yeux, dessinées en vitesse une nuit de pari par un artiste d'aujourd'hui : l'œuvre n'est jamais finie. Non loin de là, un jeune type, son portable à la main, est à l'affût – rendez-vous galant ou trafic ? Passent alors une jeune femme fatiguée, les mains cramponnées à la poussette dans laquelle dort un enfant, des jeunes filles qui ne savent pas encore marcher sur des hauts-talons et des vieux qui font semblant de veiller sur notre mémoire.

Je rejoins Perrache, retrouve l'ami bisontin. Nous cherchons ensemble la Villa Gillet, écoutons un Raymond Federman cabot puis Theo Hakola et ses compagnons de route. Les mains de ce chanteur caressent vibrato, cordes, micro. Son long corps est rempli de désir.

Le retour est rapide. De la musique encore. *Le Cantique des cantiques* puis *Fantaisie militaire* de Bashung, Ben Harper et Miossec. Un arrêt sur une aire où manger sandwich en plastique, pomme et Crunch au milieu des premiers vacanciers et des routiers. Il est près de trois heures du matin quand nous abandonnons la voiture sur le parking Battant. Je viendrai chercher mes affaires demain.

S. dort déjà depuis un bon moment. Sa respiration est régulière. Pour la première fois depuis des années je dors sur le canapé du salon. J'envoie

un texto à F. pour lui dire que je suis revenu en
espérant ne réveiller personne chez elle.